

Essai de bilan critique

Johanne Melançon

Number 118, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41364ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Melançon, J. (2003). Essai de bilan critique. *Liaison*, (118), 22–25.

Essai de bilan critique

Johanne Melançon

Trente ans après la publication de *Lignes-Signes* chez Prise de parole, le monde de l'édition franco-ontarien a bien changé. Comment se porte-t-il en 2003? Ce dossier propose quelques éléments de réponse, quelques commentaires critiques sur différents aspects de l'édition en Ontario français : la qualité des livres produits et le travail éditorial, mais aussi la commercialisation et la réception critique. Car une fois imprimé, relié, lancé, le livre doit trouver sa vitrine, rejoindre ses lecteurs... et faire face à la musique.

Ce bilan, nous l'avons voulu constructif. Pour nous, poser un regard critique voulait dire autant relever les forces que les faiblesses. Un mot sur la méthodologie employée : nous avons acheminé un questionnaire à des intervenants du milieu — deux directeurs de revues spécialisées, douze professeurs (dont certains sont également écrivains ou critiques), six auteurs et onze journalistes, critiques ou chroniqueurs culturels. Sept personnes ont répondu au questionnaire.

À l'évidence, peu de gens étaient prêts à poser un regard critique sur l'ensemble de la production franco-ontarienne. Seulement le quart des professeurs que nous avons contactés nous ont envoyé leurs commentaires. Si les auteurs se sont sentis davantage interpellés (le tiers a répondu), on ne peut que s'étonner du silence des critiques, journalistes ou chroniqueurs culturels des médias de la presse écrite (au Québec surtout) et des médias électroniques (essentiellement la radio et la télévision de Radio-Canada). Moins de 20 % d'entre eux ont répondu à nos questions. Que faut-il en penser? Que la production littéraire franco-ontarienne ne vaut pas la peine qu'on s'y attarde ou que nos médias y accordent vraiment peu d'importance? Poser la question, est-ce y répondre?

Nous proposons une vue d'ensemble de ce que des professeurs, auteurs, critiques, et un chroniqueur culturel — que nous remercions de leur collaboration — pensent de la production littéraire franco-ontarienne en 2003.

L'objet-livre : s'attarder au contenu et au contenant

Les répondants sont unanimes sur un point : autant le contenant que le contenu est important.

Un livre bien fait allie la qualité de la présentation matérielle — qualité du papier, reliure solide, mise en pages soignée, absence de coquilles, bon choix du caractère d'imprimerie, graphisme attrayant de la couverture — et la qualité du texte, soit un travail de révision bien mené. «Un livre est bien fait si l'écriture est soignée, si le sujet est bien traité, si le style est vivant, s'il n'y a pas de longueurs, si la structure est cohérente et si l'éditeur a fait son travail, tant celui de révision (contenu et contenant) que celui de fabrication (mise en pages et mise en marché)», résume Paul-François Sylvestre. Tous les détails sont importants : titre, caractère, illustration de la couverture, résumé de l'œuvre en quatrième de couverture, biographie de l'auteur, photo, texture, marges et mise en pages, justification de la ligne, coupures et espacement des mots.

Pourquoi accorder une telle importance à l'aspect matériel du livre? François Paré suggère que «dans les milieux culturels minoritaires, le livre est souvent très soigné matériellement. C'est parce qu'il n'est pas uniquement un objet de lecture, mais il est aussi un symbole de toute la culture elle-même et de sa vitalité. Son sens est à la fois dans son contenu et dans son existence même en tant qu'objet». Les livres publiés en Ontario français n'auraient rien à envier aux autres quant à la qualité matérielle, mais on s'entend pour dire que la qualité est inégale, que malgré les progrès accomplis avec les années, il reste encore beaucoup de chemin à faire.

Car tous les produits que proposent les éditeurs ne sont pas à la hauteur des exigences : si on en cite certains pour la qualité de la mise en pages, on en montre du doigt pour les nombreuses coquilles et on se désolé que trop de livres franco-ontariens négligent encore les aspects matériels des livres, allant même jusqu'à reprocher le carac-

tère peu professionnel de la page de couverture de certains ouvrages. La facture du livre constitue en quelque sorte la signature de l'éditeur. Aussi, «on devrait reconnaître l'éditeur à la facture du livre. Il devrait y avoir une cohérence dans l'esthétique et une continuité dans la facture des éditions», souhaite Stéphane Gauthier.



On remarque d'ailleurs que plusieurs maisons d'édition partageant le même graphiste, certains livres se ressemblent beaucoup.

Maisons franco-ontariennes : du bon travail, mais...

Est-ce que les éditeurs franco-ontariens font du bon travail? Les répondants jugent que, dans l'ensemble, les éditeurs franco-ontariens font de bons livres. «Quelques-uns sont excellents, la majorité sont bons ou passables (souvent publiés trop vite) et encore trop d'œuvres sont médiocres.» Ce commentaire de Stéphane Gauthier résume assez bien l'opinion générale. Si l'on compile les réponses de ceux qui ont proposé des pourcentages, on arrive au résultat suivant : un peu moins de 10 % des livres sont excellents, la moitié sont bons, un peu plus de 30 % sont passables et environ 10 % médiocres. Bref, plus de la moitié de la production est jugée bonne ou excellente.

On indique en revanche que la qualité est inégale. Paul-François Sylvestre croit même qu'«il se publie tellement de livres en Ontario français qu'on a l'impression que les éditeurs acceptent presque tout [...] que trop de manuscrits inachevés franchissent l'étape d'édition [...]». Et le roman serait devenu le parent pauvre de l'édition franco-ontarienne.

Dans l'ensemble, donc, les maisons d'édition effectuent du bon travail et offrent un bon éventail de collections, même si certaines ne comportent pas suffisamment de titres. Louis Bélanger

estime cependant que le nombre d'éditeurs et de collections est «franchement aberrant».

Aussi, les opinions sur les collections sont nuancées. «Certaines sont remarquables parce que reconnaissables et cohérentes (leur définition est précise) et parce qu'elles accueillent des œuvres

originales qui diversifient le discours», selon Stéphane Gauthier. Des exemples? «Voix retrouvées» chez David et «Père Charles-Charlebois» au Nordir. Par contre, certaines maisons d'édition ont trop de collections.

Que faut-il penser du nombre d'éditeurs et du nombre de collections? François Paré propose l'analyse suivante : «Le nombre des maisons d'édition est déjà un phénomène en soi. Je suppose que ce nombre reflète les subventions disponibles au Canada. [...] il y a une valeur démocratique indéniable dans cette abondance de lieux de publication. D'un autre côté, on se demande si les maisons d'édition actuelles ne devraient pas considérer se fusionner ou s'associer. Il est certain que les maisons d'édition franco-ontariennes cherchent toutes à occuper l'ensemble d'un marché extrêmement limité. [...] Comme dans toute société subventionnée, il se publie en Ontario français toutes sortes de choses, des très bonnes et des moins bonnes.»

Par ailleurs, certains se demandent pourquoi toutes les maisons publient de la poésie et du roman et l'on s'interroge sur la concurrence. Si c'est pour offrir un meilleur produit, tant mieux. Mais si, en bout de ligne, cela nuit à l'institution littéraire, c'est une autre question. «Prenons le cas désolant de l'*Histoire de la littérature franco-ontarienne*, suggère Stéphane Gauthier. La seule histoire de notre littérature a un 1^{er} tome chez un éditeur et un 2^e tome chez un autre éditeur, dans un format et une facture différents. Là, les auteurs aussi ont un rôle à jouer je crois, en faisant preuve d'un peu plus de fidélité. Je préfère la coédition à ce genre

de cafouillage. D'ailleurs pourquoi n'avons-nous pas de coédition en Ontario français?» Paul-François Sylvestre note lui aussi la rareté des coéditions entre maisons franco-ontariennes. Par exemple, l'initiative de la BCF (Bibliothèque canadienne-française) n'est soutenue que par deux éditeurs. «Pourquoi? Plane-t-il une jalousie entre éditeurs? Chacun a ses forces et une plus grande collaboration entre éditeurs devrait être bénéfique.»

La commercialisation : le maillon faible

Publier des livres, c'est bien; encore faut-il que les éventuels lecteurs puissent bouquiner. De l'avis de plusieurs, il manque en Ontario français des points de vente, des lieux où l'on peut feuilleter les livres avant de les acheter : pourquoi est-il si difficile de se procurer un livre de Doric Germain à Kapuskasing ou à Timmins (Hearst pouvant maintenant s'enorgueillir d'une librairie ayant pignon sur rue)? Évidemment, tout dépend de la région dans laquelle on vit; à Ottawa, il est beaucoup plus facile de se procurer un livre publié par un éditeur franco-ontarien. L'accessibilité au livre franco-ontarien est meilleure qu'il y a vingt ans, mais il reste beaucoup de travail à faire. Selon Paul-François Sylvestre, «il est plus facile de trouver un livre franco-ontarien à Québec qu'à Timmins ou Welland. Les Torontois, eux, sont bien servis en octobre, lors du Salon du livre, mais c'est la disette le reste de l'année». Il note aussi les différentes initiatives d'éditeurs tels *Prise de parole*, *Vermillon* et *Le Nordir*, qui ont organisé des tournées d'auteurs en région grâce au programme *Tournées et collaborations du CAO*; il cite l'exemple des camps littéraires des Éditions David et salue l'initiative du catalogue *Livres, disques, etc.* de même que les nouveaux Salons du livre de Casselman et de Hearst. «Mais sans un vaste réseau de librairies et un programme continu de tournées d'auteurs, le public franco-ontarien demeurera toujours sous-alimenté», analyse-t-il, résumant en ces quelques mots l'opinion de plusieurs.

François Paré fait la même analyse de la situation : «La promotion et la disponibilité des livres sont très, très restreintes. Les maisons d'édition font leur possible, mais les résultats sont minimes. C'est qu'il n'y a pas de réseau de librairies ou de lecteurs en Ontario français. Et au Québec la littérature franco-ontarienne jouit d'un prestige très limité. Il n'y a rien qui puisse changer cette situation à mon avis, à moins que l'achat en ligne devienne le mode dominant de l'achat de livres. L'absence de lieux de diffusion des livres est le reflet désespérant, mais radical, de la place du livre en français dans la société franco-ontarienne.»

Louis Bélanger propose une analyse différente de la situation. «L'accessibilité du livre en Ontario n'est pas le désert qu'on croit, dit-il. Si les librairies peuvent manquer dans certaines régions, Internet et une publication comme *Livres, disques, etc.* n'offrent aucune excuse aux lecteurs potentiels. Quatre salons du livre, nombre de prix, d'auteurs, de cours en littérature franco-ontarienne rendent redondantes les récriminations sur le livre de l'Ontario français. Il est même à se demander si le livre ne jouit pas d'une trop grande présence. Une chose est certaine : sa rareté a peu à voir avec son accessibilité.» Selon plusieurs, cependant, l'achat en ligne et les commandes téléphoniques ne remplacent pas les librairies.

Quant au chroniqueur culturel, son point de vue permet de voir le cercle vicieux de la commercialisation des livres en Ontario français : il n'y a pas de lieu de diffusion, de lieux de critique; certains éditeurs négligent la promotion des œuvres. Ainsi, Stéphane Gauthier déplore qu'après trois ans de travail comme chroniqueur culturel à la radio de Radio-Canada, il doive rappeler, à chaque saison littéraire, à plusieurs maisons d'édition de lui envoyer leurs nouveautés. La poule ou l'œuf : qu'est-ce qui vient en premier? Si le Regroupement des éditeurs canadiens-français, par l'entremise de son agent commercial et de son attachée de presse, fait un bon travail pour le Québec (en conformité avec son mandat), qu'en est-il en Ontario?

Il est certain qu'il faut parler des œuvres pour les faire connaître et les médias sont bien placés pour leur donner une première vitrine. Les médias font-ils leur travail? Les éditeurs auraient-ils abandonné? Certains éditeurs envoient des livres en service de presse à plusieurs médias, mais tous ne sont pas aussi fidèles. Pour la promotion, certaines initiatives comme les tournées en région ont permis à des auteurs de rencontrer leurs lecteurs. Chacun de ces événements bénéficie d'une bonne couverture médiatique, entre autres à la Première Chaîne de la radio de Radio-Canada dans le Nord de l'Ontario, CBON. Il ne faut pas sous-estimer ces efforts, mais ils sont encore limités.

La réception critique : des progrès, mais...

Comme pour la commercialisation, on note d'énormes progrès depuis 15 ou 20 ans pour la réception critique; cependant, la majorité des répondants juge qu'on parle encore trop peu des livres. «La critique littéraire est encore une activité timide en Ontario français» selon Paul-François Sylvestre. Les médias sont tournés vers

le Québec et il y a peu d'endroits pour parler des livres en Ontario français. Un seul répondant juge que la critique ne manque pas dans les revues, les publications spécialisées, académiques, ou lors d'émissions de radio et de télé.

En fait, il faut nuancer, selon les lieux de réception. Si les revues culturelles (comme *Liaison*, *Nuit blanche* ou *Lettres québécoises*) parlent régulièrement des ouvrages franco-ontariens, les journaux les ignorent. «C'est particulièrement déplorable dans le cas du journal *Le Droit* qui ne remplit pas à cet égard son rôle dans la région d'Ottawa», précise Lucie Hotte. À la radio, la couverture varie beaucoup d'une région à l'autre. On juge cependant que les institutions d'enseignement (secondaire et université) jouent bien leur rôle. En fait, on estime que l'université joue un rôle de plus en plus important pour soutenir la littérature franco-ontarienne, bien que, souvent, on parle d'une œuvre à l'université quand elle est déjà connue (autrement dit, l'université n'est pas un lieu premier de diffusion, mais un lieu où l'on élabore un certain discours critique qui n'a pas nécessairement d'effet sur l'ensemble du lectorat). Les bibliothèques publiques? Leur engagement envers la littérature franco-ontarienne varie aussi beaucoup. Par exemple, on reproche à la Bibliothèque publique d'Ottawa de ne pas mettre suffisamment en vue la littérature franco-ontarienne.

Autre lacune importante : les gens des médias ne lisent pas. Des auteurs déplorent que des journalistes aient parlé de leur livre ou les aient interviewés sans même avoir lu leur livre. Si les gens dont le métier est, en partie, de parler des livres ne lisent pas, faut-il s'étonner que le discours sur les œuvres franco-ontariennes soit encore trop faible? Que les gens ne les connaissent pas? Que les bibliothèques publiques ne les achètent pas?

Restent les prix littéraires, qui sont essentiels, selon François Paré, parce qu'ils permettent «d'établir un corpus "canon" de la littérature franco-ontarienne moderne». Mais si les prix sont nombreux, ils n'ont pas tous le même impact. Le prix Trillium et le prix Christine-Dimitriu-van-Saenen sont des prix importants; les prix régionaux comme le prix *Le Droit* et le prix Ottawa-Carleton (maintenant le Prix du livre d'Ottawa) ont moins d'impact. Les événements entourant le livre (comme les prix littéraires, les lancements ou les tournées) sont importants, mais ils ne bénéficient pas de suffisamment de publicité et souvent ils n'ont lieu que dans les grands centres. Pour le prix Trillium, on suggère d'organiser une série de lectures des œuvres en lice dans les grands centres de la province ou encore dans

les centres culturels.

Cependant un modèle est cité par plusieurs répondants pour faire la promotion du livre : le Prix des lecteurs Radio-Canada qui offre une vitrine de choix pour les livres franco-ontariens et qui encourage les lecteurs de partout en Ontario à lire et à échanger sur leur lecture. On n'a que de bons mots pour cette vitrine exceptionnelle pour les livres, leurs auteurs, les éditeurs et les lecteurs.

En conclusion...

Bref, pour faire un bon livre, il faut prêter attention à la fois au contenu et au contenant. Le livre aura beau être imprimé sur le meilleur papier au monde, arborer une première de couverture qui relève de l'œuvre d'art, s'il est maculé de coquilles ou que le texte est truffé de lourdeurs et de redondances, il lui manque quelque chose, il n'est pas à la hauteur. Bonne nouvelle pour les éditeurs cependant : dans l'ensemble, la production est jugée bonne, mais on souhaite plus de professionnalisme encore dans le travail d'édition, plus de rigueur dans l'établissement des collections et dans le choix des manuscrits. Surtout, on souhaite une meilleure commercialisation et on juge qu'il faut intensifier ses efforts pour la réception critique.

L'édition en Ontario français arriverait-elle à un carrefour? En trente ans, elle est, à l'évidence, passée du stade artisanal au stade professionnel. Ses succès ont créé des attentes; les livres franco-ontariens ont de plus en plus de lecteurs grâce à plusieurs initiatives, des lecteurs qui sont devenus plus exigeants : ils veulent des livres bien faits — mise en pages et graphisme professionnels —, un travail de révision serré pour les manuscrits, une promotion professionnelle. Lecteurs et écrivains s'attendent aussi à une critique plus rigoureuse et, de façon globale, revendiquent plus de visibilité pour les livres. Il reste à espérer que l'on puisse franchir le pas qui sépare encore trop souvent les premiers des seconds. La chaîne du livre ne s'en portera que mieux.●